



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Le Littré de la Grand'Côte et à l'usage de ceux qui veulent parler et écrire correctement/

Auteur :Tisseur, Clair, 1827-1895

Date :1894

Cote : Rés 451400 Suppl.

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001200215163

R. 451 400

ACADÉMIE DU GOURGUILLON

LE LITTRÉ
DE
LA GRAND'CÔTE

SUPPLÉMENT



LYON

CHEZ L'IMPRIMEUR JURÉ DE L'ACADÉMIE
A L'IMAGE DE LA CIGOGNE

1400



Réserve
451400

LE LITTRÉ
DE LA GRAND'CÔTE
—
SUPPLÉMENT

Réserve
451400

ACADÉMIE DU GOURGUILLON

LE LITRÉ
DE
LA GRAND'CÔTE

SUPPLÉMENT



LYON

CHEZ L'IMPRIMEUR JURÉ DE L'ACADÉMIE

A L'IMAGE DE LA CIGOGNE

A la suite de la publication du Littré de la Grand'Côte, notre digne fondateur, Nizier du Puitspelu, avait reçu diverses observations relatives à son travail. Ces observations, est-il besoin de le dire, émanaient de compatriotes pour qui notre vieille langue n'a pas de secrets, comme MM. Léon Galle, Ch. Mazoyer et A. Vachez. L'intention de l'auteur était de donner au public, avec ces remarques complémentaires, un certain nombre de mots oubliés, revenus en sa mémoire au moment de la révision de son livre. Il avait, à cet effet, commencé la rédaction d'un supplément. La mort ne lui a pas laissé le temps de mettre à exécution son projet. Mais l'Académie, soucieuse de tout ce qui touche à l'honneur de la ville de Lyon ainsi qu'à la mémoire d'un de ses membres les plus éminents, a cru devoir reprendre la tâche si brusquement interrompue. C'est dans ce but qu'elle a chargé celui qui fut le collaborateur assidu de Nizier du Puitspelu au Littré de la Grand'Côte, de préparer l'édition de ce supplément.

Nous avons pensé suivre scrupuleusement les intentions de l'auteur en ajoutant au travail primitif inachevé plusieurs mots, dont quelques-uns nous ont été signalés par notre excellent collègue Mami Duplateau. Mais à seule fin qu'il n'y ait pas confusion dans l'esprit du lecteur bienveillant, nous avons fait précéder d'un astérisque ceux qui ne se trouvent pas dans le manuscrit autographe. Nous sommes heureux d'avoir, dans la mesure de nos faibles moyens, contribué à l'achèvement d'une œuvre unique, destinée à perpétuer parmi nous le souvenir d'une langue si intimement liée au bon sens, aux saines traditions et aux qualités morales de ceux qui nous ont précédés.

Jean-Marie MATHEVET,
de l'Académie.



SUPPLÉMENT

DU

LITTRÉ DE LA GRAND'CÔTE

A

ABONNER (S'Y). — Faire souvent la même chose : *Est-ce que te l'abonnes à me faire jicler de bassouille ?*

ABORD (D'). — Ajoutez : On dit aussi et surtout *d'abord après*. — *D'abord après mon diner, j'ai senti qu'y gn'avait quèque chose que me bouliguait la ventraille.*

ABRIVER (S') o. n. — Venir, s'amener. Voyez *abriée*, au Dictionnaire.

AFFUSTIAUX. — Forme d'*affûtaux*. J'ajoute forme archaïque, remontant au temps où l's de *fust* n'était pas tombée.

AGE. — (Voy. au Littré de la Grand'Côte). *Etre d'un certain âge*. C'est exactement l'expression allemande : *In gewissen jahren sein*. *Un homme d'un certain âge*. On dit aussi : *Un homme déjà d'un âge*.

AGROBOGNER (S'). — Forme de s'agrogner. Insertion péjorative d'une syllabe, comme dans *carabosser* pour *cabosser*.

* **AIR.** — *Avoir l'air*, appliqué à une femme ou à un objet du genre féminin, régit toujours le féminin : *Cette femme a l'air bonne ; cette*

poire a l'air verte. Par analogie, nous disons : *Cette fleur sent bonne ; cette moutarde sent forte*.

AISE. — *Etre à son aise*. Etre dans l'aisance.

ALLÉE DES MORTS. — C'était une allée assez large, basse et voûtée en nervures du XV^e siècle, juxte la façade de Saint-Nizier, au sud. Elle conduisait à un passage découvert, qui communiquait avec la place de la Fromagerie. On a démoli l'allée et la portion de maison placée au-dessus. Le passage, fermé le soir par une barrière, est partout découvert. On l'appelait *allée des morts*, parce que les enterrements qui venaient du côté de la Fromagerie y passaient pour entrer par la façade de l'église.

ALLER. — *Cet homme me va* : c'est-à-dire, me botte. *Aller du ventre*. Point d'explication. *Venir du corps*. Voy. *aller du ventre*.

ALOUETTE. — Ajoutez : *Alouette de Crémieu*, même sens.

AMBRIER s. m. — Plant d'osier. Fait sur ambre, avec le suffixe *ier* des noms d'arbres.

ANE. — *Ane rouge*. Ce mot est synonyme de mulet, parce que le mulet a souvent le poil plus ou moins rouge, ce qu'on n'observe pas chez les ânes.

ANÉE. — M. Vachez me cite dans le cartulaire de Savigny une charte de l'an 1070, où l'on trouve : *Unus asinus oneratus de vino*. * L'année de Lyon était de 93 lit. 22 centilitres.

* ANSE. — *Le four d'Anse*, le *forum*. Place au-devant de l'ancienne porte, où se tenait et se tient peut-être encore le marché.

APOLOGIE *s. f.* — Critique virulente. *J'ai rencontré Mme Potinet à la plate. Nous ons parlé de la Rosalie. Je te promets qu'elle a fait son apologie.* — Ce n'est point une antiphrase employée par ironie. Nous n'y mettons point des intentions aussi subtiles. C'est une simple erreur de sens, motivée par ce fait qu'*apologie* est un mot savant que l'on ne comprend point. Dans une apologie, on parle nécessairement de quelqu'un. De parler à en mal parler, il n'y a qu'un pas. Il y a, même en français, des exemples de ce genre d'interversion de sens. Même pour beaucoup de lettrés, parler compendieusement d'une chose, c'est en parler longuement. Au contraire, c'est en parler brièvement. Mais la longueur du mot *compendieux* a fait croire qu'il s'agissait de quelque chose de long.

APPRÉPARER *v. a.* — Préparer. S'emploie surtout dans la locution *s'appréparer*, pour s'habiller, faire sa toilette.

APRÈS.—*Le cheval est après la voiture.—Être après quelqu'un*. Le tourmenter, le harceler. S'emploie le plus souvent avec toujours. La mère François, une forte femme, saine

et appétissante malgré ses quarante-cinq ans, était notre marchande de charbons. Elle était assistée dans son commerce par un grand diable de neveu qui allait sur ses dix-huit. Je lui disais un jour : *Eh ben, mère François, il en doit passer de la viande chez vous, avec l'appétit de Zavier et le vôtre ! — Oh ! qu'elle me fit, je ne lui donne que de soupe et de truffes. Si je lui donnais de viande i me serait toujou après.*

ARRAPEUX. — Ajoutez : Se dit aussi de certaines poires qui dessèchent la bouche en râpant la langue. C'est une forme de râpeux.

ARRIÉRAGE *s. m.* — Arrière.

* ART'CHOUYI ! BOUM ! — La Convention avait fait des levées en Auvergne, pour grossir l'armée qui assiégeait Lyon. Quelques-uns de ces bataillons se débandèrent au premier coup de canon. Si bien que plus tard, quand les pacifiques carrelers de souliers reprirent, aux environs de Lyon, leur cri : *Carl' d' chouyi !* les gones ne manquaient jamais de leur répondre, en imitant les gens qui veulent faire peur : *Boum !*

AVOINE DE CURÉ — Poivre. Même expression en provençal, *Civado de capelan*.

AVOIR. — S'emploie pléonastiquement au début d'une phrase. — M. Culet : *Y a le petit Culet qui n'a que treize ans, qu'il est déjà en neuvième au collège.* — M. Lantibard : *Faut qu'il oye beaucoup des moyens.* On emploie souvent la 1^{re} personne du pluriel : *Nous avons en partie tous les grands savants que sont un peu couyons.* Ou la 3^{me} du singulier : *Y a M. Melachier qu'a monté une épicerie.*

B

BALMER. — Ajoutez : S'emploie aussi pour tituber : *I m'asient si tellement fait boire, qu'en rentrant je balmais*. L'idée est : monter sur les talus au lieu de marcher droit.

BANDE. — *La bande de Bourgneuf* (Bourgneuf). C'était la bande de masques la

plus célèbre du mardi-gras, formée par les habitants du quartier de Bourgneuf. Elle primait toutes les autres par le nombre aussi bien que par la beauté. Au fig. se dit d'une musique enragée : *Que don que c'est que cete bande de Bourneuf qu'on entend ? — La bande des souffleurs*. C'était

ANE. — *Ane rouge*. Ce mot est synonyme de mulet, parce que le mulet a souvent le poil plus ou moins rouge, ce qu'on n'observe pas chez les ânes.

ANÉE. — M. Vachez me cite dans le cartulaire de Savigny une charte de l'an 1070, où l'on trouve : *Unus asinus oneratus de vino*. * L'année de Lyon était de 93 lit. 22 centilitres.

* ANSE. — *Le four d'Anse*, le *forum*. Place au-devant de l'ancienne porte, où se tenait et se tient peut-être encore le marché.

APOLOGIE *s. f.* — Critique virulente. *J'ai rencontré Mame Potinet à la plate. Nous ons parlé de la Rosalie. Je te promets qu'elle a fait son apologie.* — Ce n'est point une antiphrase employée par ironie. Nous n'y mettons point des intentions aussi subtiles. C'est une simple erreur de sens, motivée par ce fait qu'*apologie* est un mot savant que l'on ne comprend point. Dans une apologie, on parle nécessairement de quelqu'un. De parler à en mal parler, il n'y a qu'un pas. Il y a, même en français, des exemples de ce genre d'interversion de sens. Même pour beaucoup de lettrés, parler compendieusement d'une chose, c'est en parler longuement. Au contraire, c'est en parler brièvement. Mais la longueur du mot *compendieux* a fait croire qu'il s'agissait de quelque chose de long.

APPRÉPARER *v. a.* — Préparer. S'emploie surtout dans la locution *s'appréparer*, pour s'habiller, faire sa toilette.

APRÈS.—*Le cheval est après la voiture.—Être après quelqu'un*. Le tourmenter, le harceler. S'emploie le plus souvent avec toujours. La mère François, une forte femme, saine

et appétissante malgré ses quarante-cinq ans, était notre marchande de charbons. Elle était assistée dans son commerce par un grand diable de neveu qui allait sur ses dix-huit. Je lui disais un jour : *Eh ben, mère François, il en doit passer de la viande chez vous, avec l'appétit de Zavier et le vôtre ! — Oh ! qu'elle me fit, je ne lui donne que de soupe et de truffes. Si je lui donnais de viande i me serait toujou après.*

ARRAPEUX. — Ajoutez : Se dit aussi de certaines poires qui dessèchent la bouche en râpant la langue. C'est une forme de râpeux.

ARRIÉRAGE *s. m.* — Arrière.

* ART'CHOUYI ! BOUM ! — La Convention avait fait des levées en Auvergne, pour grossir l'armée qui assiégeait Lyon. Quelques-uns de ces bataillons se débandèrent au premier coup de canon. Si bien que plus tard, quand les pacifiques carrelers de souliers reprirent, aux environs de Lyon, leur cri : *Carl' d' chouyi !* les gones ne manquaient jamais de leur répondre, en imitant les gens qui veulent faire peur : *Boum !*

AVOINE DE CURÉ — Poivre. Même expression en provençal, *Civado de capelan*.

AVOIR. — S'emploie pléonastiquement au début d'une phrase. — M. Culet : *Y a le petit Culet qui n'a que treize ans, qu'il est déjà en neuvième au collège.* — M. Lantibard : *Faut qu'il oye beaucoup des moyens.* On emploie souvent la 1^{re} personne du pluriel : *Nous avons en partie tous les grands savants que sont un peu couyons.* Ou la 3^{me} du singulier : *Y a M. Melachier qu'a monté une épicerie.*

B

BALMER. — Ajoutez : S'emploie aussi pour tituber : *I m'asient si tellement fait boire, qu'en rentrant je balmais*. L'idée est : monter sur les talus au lieu de marcher droit.

BANDE. — *La bande de Bourgneuf* (Bourgneuf). C'était la bande de masques la

plus célèbre du mardi-gras, formée par les habitants du quartier de Bourgneuf. Elle primait toutes les autres par le nombre aussi bien que par la beauté. Au fig. se dit d'une musique enragée : *Que don que c'est que cete bande de Bourneuf qu'on entend ? — La bande des souffleurs*. C'était

la seule bande du mercredi des cendres. Elle était formée par les hommes de rivière et composée uniquement de souffleurs, c'est-à-dire d'hommes en entier vêtus de blanc : pantalons blancs, chemise blanche, bonnet de coton blanc, le tout sortant de chez la repasseuse. Chacun portait en bandoulière un soufflet attaché par un large ruban bleu. A la fin de la bande, on portait un mannequin représentant mardi-gras mort qu'il fallait ressusciter. Les progrès de la science moderne ont constaté que les souffleurs étaient dans le vrai et que l'unique moyen, dans certain cas, de rappeler les défunts à la vie, c'est encore l'insufflation. Malheureusement, les souffleurs avaient beau souffler, ils n'ont jamais réussi.

BARBOUILLE, ÉE *adj.* — Qui a mal au cœur : *Je suis toute barbouillée, ce matin. — C'est p't-être un miaille que vous bouligue.* * On dit aussi *embarbouillé*. Même sens.

BARDET *s. m.* — Forme de *bardot*. — *Tôt ! bardet ! Tôt !*

BARQUOT. *s. m.* — Petit batelet. — Fait sur *barque*, manquement.

BASILE, *s. m.* — Imbécile, niais, mais non « fourbe ». Vraisemblablement une fausse interprétation de la signification du mot depuis Beaumarchais.

BAT-LES-ŒUFS, *s. m.* — Niais, lourdaud, qui s'amuse de rien. Je ne saisis pas l'ironie, car enfin battre les œufs pour l'omelette n'est point besogne stérile. Je comprendrais plutôt qu'un bat-les-œufs, c'est un broubrou, un bouligant.

BAU, *s. m.* — Bail. — S'emploie toujours en le faisant suivre de *de loyer*. — *J'ai fait un bau de loyer asè mon propriétaire*. Bail est inconnu.

BAVAREAU, *s. m.* — Bavette. — *Mets don son bavareau à ton miaillon*.

BEAUCOUP, suivi de l'article *du* au lieu de l'article partitif *de* est très usité. Je connaissais un brave homme qui, à son grand regret, n'avait jamais eu d'enfants. Ah ! qu'il me disait, *c'est pas ma faute, je me suis donné beaucoup du mal pour en avoir*.

BÈCHE. Ajoutez : De *beccum*, rostre, proue en façon de bec, à cause de la forme relevée de l'avant.

BÊTE. — *Il ne m'a pas seulement dit : Bête que veux-tu ? Il n'a pas dit mot.*

* BIEN. Bien, employé pour beaucoup, est une expression très lyonnaise. *Il faut manger bien de viande et faire bien d'exercice.*

BILLE, *s. f.* Barre de bois servant à biller. On dit plus volontiers *tavelle*.

BILLER, *v. a.* — Serrer le chargement d'une voiture.

BISTANQUIN, *s. m.* — Vareuse de femme. — *Cette pillandre est allée dire dans tout le quartier qu'i m'avait donné ce bistanquin. Si on peut comme ça compromettre une pauvre créature ! (Guignol).* Ce mot me paraît un assemblage de syllabes péjoratives (*bis* est très péjoratif. Comparez le patois *biscambillé, biscornu, bistaud, Bismark*) avec une finale par analogie avec *casquin*.

BOIRE. — *Donner à boire* : désaltérer. *L'été, l'eau blanche ça donne ben à boire plus que le vin.*

BOUCHÉ. — *Un homme porté sur sa bouche.* Un gourmand.

* Encore un des nombreux exemples de la pureté de notre langage. On dit couramment à Paris, sans tenir compte, ni de la correction grammaticale, ni de la convenance : *porté pour sa gueule*. J'ai relevé dans un auteur à la mode : *Ce qu'elle doit être sujette à sa gueule* (Gyp).

BOUCHÉ. — *Etre bouché des sept trous* (les yeux sont comptés pour des trous). Être stupide.

BOULIGUER. — Ajoutez : s'emploie au fig. pour *émotionner* : *Te manges pas, Marcina ? — Je suis toute bouliguée, par rapport à ce pauvre vieux que j'ai vu marpailler par le tramevet de Neuville.*

BOURGEOISE. — Ajoutez le proverbe : *Qui mieux ne peut couche avec la bourgeoise.*

BRIQUET, *s. m.* — Sorte de petite pâtisserie en pâte tendre et légère qui a la forme des anciens briquets en acier servant à enflammer l'amadou.

BRISE-RAISON, *s. m.* — Se dit de quelqu'un qui n'a point de suite dans le raisonnement, dans la conversation ; qui n'a point de jugement. *M. Petamour, c'est un brise-raison ; il parle comme un âne pète.*

BROCHET, *s. m.* — Quand vous tirez une boule, si vous êtes très mogueux, il arrive souvent que votre boule va tomber plus loin que celle que vous visez. L'espace compris entre les deux boules s'appelle un brochet. *Faire des brochets de longueur.*

BROU. — *De trou ou de brou.* D'une façon ou d'une autre. *Y a pas de trou ou de brou, faut que te rendes ta pièce aujourd'hui.* — Paraît être une locution inventée de toutes pièces pour le seul amour de la répétition des sons.

BROUILLARD. — Ajoutez : Ce mot, au sens de brouillon, se retrouve dans Clément Marot et dans une lettre de Montaigne.

BRULOT. — Ajoutez : Le mot ne vient pas de *brûlot*, terme de marine, mais de *brulot* ou *bruleau* qui, en patois lyonnais, signifie four à chaux. Comp. à Lyon *fourachaux*, qui se dit aussi d'un garçon écervelé.

BUCHER. — Ajoutez : *Se bâcher.* Se battre à l'épée de Couzon.

* **BUYE**. — S'entend de lessive, pris en tout sens. *Faire un commerce de buye*, entreprendre le blanchissage. *Un tel a une bonne buye*, a une bonne maison de blanchissage.

C

ÇA. — *Ça de* : charmante locution explétive, qui donne un certain tour délicat à la proposition. *Quoi don qu'il a, M. Bousinard, il a l'air tout chose ? C'est ça de la Josette que le bouligue.* Comme « c'est la Josette que le bouligue » serait plat et vulgaire en comparaison !

CADET, *s. m.* — Les enfants bien élevés appellent ainsi leur derrière. Une petite fille dira gentiment : *Je suis tombée sur mon cadet, mais je m'ai pas fait mal.*

CANON-KROUPP, *s. m.* — Se dit, dans le monde des artilleurs, d'une dame fortement hanchée : *C'est un beau canon-kroupp.*

* **CAROUGE**. — Il y a cinquante ans, on appelait Carouge le groupe des maisons bâties, au sortir des barrières de la Croix-Rousse, grande rue Coste.

CARREAU, *s. m.* — Terme du jeu de boules. — *Faire un carreau*, baucher une boule en place.

CASAQUIN. — *Tomber sur le casaquin.* — Dire du mal, faire des reproches. Très usité. *Puis ensuite après i n'ont parlé de M. Salopinot don qu'i va marier M^{me} Grailon. I n'y sont tombés sur le casaquin !*

S'emploie aussi dans le sens de frapper, abîmer : *Si elle n'avait pipé mot, il lui tombait sur le casaquin.*

CASSER. — *Casser la dévotion.* — Fatiguer, agacer, porter sur les nerfs. *Finis don, Pétrus, avè ta raquette, tu nous casses la dévotion.* L'idée est : Tu nous distrais de nos prières.

CASSERELLE *s. f.* — Sorte d'amande à coque tendre.

* **CATAPLAME** *s. m.* — Cataplasme.

CAYON. — Après le proverbe *D'un bon cayon, hormis le bran, tout est bon*, ajoutez : L'honnête Cotgrave donne le même proverbe sous une forme bien plus grossière : *Le porc a tout bon en soy, fors que la m...* Il ajoute

pendant cette restriction que j'aime mieux laisser au lecteur (tout le monde sait l'anglais maintenant) le soin de traduire : *Yet is the dung of a hog an excellent remedy for bloodspitting (blood spitting); but it must first be eaten, fried with sweet butter, and some of the bloody spittle.*

* CELUI-LA-LA, CEUX-LA-LA. — Pléonasme toujours usité : *Regarde voire ceux-là-là qui vont là-bas. Trois là.*

CHAMPIGNON *s. m.* — Cheville de portemanteau. *M. Rielon a du lusque ! il a de champignons après sa porte pour appondre ses frusques.* — De la ressemblance marquée de cette cheville à tête ronde avec un gros champignon.

CHAPLER *v. a.* — Aiguiser les faux en les martelant. — Vieux français *chapler*, battre, devenu *chapeler*.

* CHARABARAT, peut-être une forme lyonnaise de *charivari* que le bas latin exprime par *carivarium*, *charavaria* et autres onomatopées. A rapprocher de *charabia*.

CHARBOUILLER *v. n.* — Se noircir. *Melina, ça don te décochonner, t'as le groin tout charbouillé.* — Substitution du préfixe *char*, *car*, au préfixe *bar*, tous deux péjoratifs.

CHÈVRE *s. f.* — Se dit quelquefois pour sauterelle, surtout de la grosse espèce. — De l'habitude qu'a la chèvre de sauter. *Pur chèvre* (et non *pure chèvre* : sous-entendu lait ou fromage). — S'emploie au propre en parlant d'un fromage, mais souvent au figuré. Je me plais à penser que ce présent dictionnaire est du lyonnais pur chèvre. *Devenir chèvre.* — Perdre la tête par suite d'un excès de surexcitation nerveuse : *Avé tout ce monde faut faire une cuisine ! Y a de quoi en devenir chèvre.*

CHEVRER *v. n.* — Enrager. *Je l'y ai dit que la Pérolle avait dansé avé moi. Ça l'a fait chevrer.* Forgé sur la locution précédente.

CHIEN *s. m.* Se dit parfois pour le fruit du *gallium apparine* (voy. *catolle* 3). *Madame, vous n'avez des chiens après votre robe.* Je crois l'expression d'origine dauphinoise. — *Malade comme un chien.* Être malade comme tout. — *On ne voit que ça et les chiens par les rues.* Se dit à propos de quelqu'un que l'on

rencontre partout. A 2, ajoutez : Le mot de chien, au sens de lésinier, se retrouve jusque dans la haute poésie, ainsi qu'en témoignent les vers de V. Hugo :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être chiens.

* CHOISIR. — *Choisir la salade.* On dit aussi, *monder la salade*; les *mondures* de salade,

CHOSE. — *Avoir l'air tout chose.* Paraître préoccupé. *T'as vu Ravacho, quand il a été condamné à mort. Comment qu'il était ? — Il avait l'air tout chose.*

CHOU. — *Vous en ferez des choux et des raves,* c'est-à-dire ce qu'il vous plaira.

CIGALE *s. f.* — Se dit des fois pour cigare. J'étais au bureau de tabac. Voilà que s'amène un gône d'une dizaine d'années tenant par la main un autre qui pouvait en avoir cinq ou six : *Donnez-moi deux sous de gros pour moi et une cigale pour mon petit frère, que peut pas porter la pipe.*

CLAMPIN *s. m.* — Jeune homme sans consistance, moutard. *Vas-tu pas poser cete cigale ? Cete espèce de clampin, ça veut fumer !* Acception différente de celle du mot populaire donné par Littré.

COCHE. — *Manquer la coche.* Manquer l'occasion. C'est le français *manquer le coche*. Le mot de *coche* au sens de voiture par eau est aujourd'hui complètement oublié. On ne connaît plus que *coche* au sens d'entaille. D'où *manquer la 'coche*, quoiqu'on ne voie pas bien ce que cela veut dire.

COMMANDER. — *Sans vous commander,* expression que le Lyonnais, toujours timide et modeste, toujours poli, ne manque pas d'ajouter à toute demande. En 1848, le capitaine de ma compagnie de la garde nationale, M. Jean Pignard, marchand de cordes à boyau, nous disait toujours : *Portez armes ! sans vous commander.*

CORBILLON. — *Changement de corbillon donne appétit de pain bénit.* J'ai entendu souvent ce proverbe à propos de ces bons maris qui font tant de cas de leurs femmes qu'ils n'en font pas leurs à tous les jours, mais les réservent pour les bonnes fêtes.

COUPE. — *Coupe foireuse*, ajoutez : la politesse exige que lorsque quelqu'un coupe de cette façon vous lui disiez ce proverbe spirituel : *Qui coupe foireux aura merdeux*.

COUPER. — *Il n'a pas été coupé en bonne lune*. Se dit d'un pauvre diable qui n'a pas de chance. — On sait que le bois coupé en mauvaise lune s'artisonne tout de suite. Mais ici, pour l'exactitude, il faudrait *semé* au lieu de *coupé*.

COUTEAU. — *Couteau à papier*. Un correspondant me fait observer que le couteau à papier n'est pas la même chose que le plioir : « Le plioir est une lamelle, communément en bois, arrondie aux deux bouts, sans poignée, de plus grosse dimension que le couteau à papier, et qui sert aux brocheuses à plier les feuilles d'impression destinées à être cousues. » C'est très juste, mais les personnes distinguées m'ont tou-

jours repris quand j'ai dit couteau à papier, en me faisant observer qu'il fallait dire plioir. Le plioir en effet sert aussi à couper les livres. — *Couteau à trouillée*. Sorte d'énorme couperet qui sert, lorsqu'on tire le vin, à couper de la trouillée tout ce qui déborde le manteau.

* COUVERT. — Tous les sens indiqués au dictionnaire sont reçus en français. Mais les vieux Lyonnais appelaient la réunion de la cuiller et de la fourchette un *service* et non un couvert. On dit, du reste, un service à découper et non un couvert.

* COUVRE-PLAT. — Le couvre-plat servait particulièrement à couvrir le rôti, lorsqu'on le rapportait de chez le boulanger.

CUIVRE. *Eau de cuire*. — Eau pour nettoyer les objets de cuivre. Métonymie simplifiante.

D

DÉCATOLER *v. a.* — Faire cesser d'être catole. *Le fils Cugniasse, c'est s'un vrai benoni. Y va se marier avè M^{me} Brûlard. I saura pas comment s'y prendre. — Oh ! M^{me} Brûlard se chargera ben de le décatoler.*

DÉGOUTÉ. *Dégoûté avant de plaire*. — Se dit de quelqu'un qui tord le nez à quelque chose ou à quelque besogne, par exemple à un plat dont on lui offre.

DELICAFOIREUX, *adj.* — Se dit d'un enfant qui tord le nez devant ce qu'on lui donne à manger. *Veux-tu bien manger tout de suite tes fiagôles ! Qui est-ce qui m'a fait un delicafoireux comme ça ?*

DENT. Ajoutez : La bonne M^{me} Pelossard me disait avec orgueil : *J'ai encore toutes mes dents, moyennant deux ou trois qui me manquent.*

DÉTACHER, *v. a.* — Lever les taches d'un vêtement avec de l'eau à détacher. Dans mon enfance, un marchand d'eau et de savon à détacher avait ouvert en rue Mercière un étalage qui avait pour enseigne Au

fort détaché. C'était le moment de la discussion des fortifications de Paris, où il était constamment question des forts détachés.

DIGÈRE. *Ce qui est digéré n'est pas perdu*. — Proverbe d'un usage courant sur le Plateau, mais qui nous vient de Venissieux.

DIRE. Ajoutez : Au lieu de *ce n'est pas pour dire*, on emploie volontiers la locution : *ce n'est pas pour la chose de dire*. Cette dernière tournure est plus élégante.

DONNER *v. n.* — Frapper, darder. *Le soleil donne sur le toit de la maison*. Au fig. *Tu nous donnes sur le tempérament*, tu nous enquiquines. L'expression se retrouve partout, mais elle ne figure pas dans les dictionnaires.

* DROGASSER, *v. a.* — 1. Sous la forme réfléchie, signifie prendre des drogues. *C'est pas étonnant qu'il soye toujou patraque ; i fait rien que de se drogasser*. — 2. Altérer, en parlant des aliments. *La vinasse est si tellement drogassée au jour d'aujourd'hui, qu'i gn'a plus moyen d'en boire son saoul.*

E

EAU. — *Il va y avoir de l'eau.* Euphémisme pour : *Il va pleuvoir.* On dit aussi : *Il va tomber de l'eau* ; mais le meilleur est : *Il va y avoir du bouillon de chien.*

* ÉCHAPPÉ. — *Échappé de banquette.* Se dit des fois de ceux qui ont quitté la canuserie pour devenir brasse-roquets, rondiers, voire même conseillers municipaux ou députés, et qui ne regardent plus ceux qu'ils ont connus les autres fois. *Te vois pas, cete échappé de banquette, ce qu'i fait son bistaud !*

* ÉCLAIRER, *v. a.* — Allumer : *Éclairer le poêle. Éclairer la lampe.*

ÉCU DE FOULARDIER. — Pièce de dix sous. A la manille : *Jouons-nous encore un pot ? — J'ai ben encore un écu de foulardier.* De ce que le foulard, étant un article très mal payé, les pauvres foulardiers sont obligés de faire des écus avec des pièces de dix sous.

EMBOQUER. — Ajoutez : S'emploie des fois au fig. en parlant des petits mamis auxquels on donne la bichée : *Tas si tellement emboqué ton mami qu'il en est coufle.*

ENTORSE, *s. f.* — Terme de canuserie. Ce sont des fils qui se tordent ensemble, comme quand les nerfs du pied se chevauchent. Ce n'est pas tout à fait la même chose que les tenues, où les fils sont simplement arrapés.

* La définition toute pittoresque donnée ici par Puitspelu est exacte, bien qu'elle n'indique pas la raison de la chose. Pour les professionnels, une entorse est un faux tour fait par l'ourdisseuse.

ENTRELARDÉ. — Se dit d'une femme en bon point, qui n'est ni trop grasse ni trop maigre. Mon camarade La Pétardière, qui avait le sens esthétique, ne voulait épouser qu'une femme entrelardée.

ENTREPRIS, *adj.* — Embarrassé, qui ne sait comment s'y prendre. Le lendemain des noces : *Ben, Pierrette, comment que ça s'est passé ? — En commençant il était tout entrepris ; moi pas.*

ÉQUIPAGE, *s. m.* — 1. File d'énormes chevaux, attelés par deux, qui remorquaient des files de bateaux, avant l'invention des bateaux à vapeur.

2. L'ensemble des bateaux eux-mêmes. Une écurie de chevaux de ce genre s'appelait aussi un équipage. L'équipage de Jean La Mîche, de Serrières, comprenait soixante chevaux.

ESCOFFIER. — Ajoutez : Il y avait à Feurs la rue de la Cordonnerie, *Carrerria Escoffieria*, ce que M. Broutin, dans son *Histoire de Feurs*, p. 147, traduit hardiment par *rue des Marchands de subsistances.*

ESCORLON, *s. m.* — Algarade, reproches, gronderie. *Gnafron : Non, z'enfants, faut s'escanner, la bourgeoise me ferait un escorlon !* (Guignol). — Ce mot est-il une façon d'estropier *escorgeon, escourgée, coups de fouet ?*

ESPÉRER *v. a.* — Garantir, assurer. *J'espère qu'il a l'air bête.* Comparez *promettre*, au présent supplément.

ESSUYER. — *Cette bonne, elle essuie les milieux, et puis les coins, si n'en veulent, i faut qu'i s'amènent.*

EXCUSE. *Demander excuse.* — Ajoutez. J'ai eu le plaisir de rencontrer cette locution dans Michelet (*la Sorcière* in-12. Dentu, p. 377) : ... *tui demande excuse.*

* *Faire excuse.* Se trouve dans nos meilleurs écrivains classiques, notamment dans Pascal : *Lettres provinciales.*

F

FANAL, *s. m.* — S'emploie aussi pour *fanon*, (Voir au dictionnaire). C'est un changement de suffixe, sous cette idée que la nourriture est à l'estôme ce que l'huile est au fanal.

FARBALAS, *s. m.* — Falbalas. L devant une des consonnes T, P, B, F devient R.

FARFOTER. — Ajoutez : S'emploie aussi pour exprimer une chose moins triste que le râle d'un agonisant. Il se dit aussi du bruit que fait un fricot sur le feu. C'est un petit bruit particulièrement agréable. *Farfoter* se distingue aussi de *gargoter* en ce sens qu'il n'a pas le caractère péjoratif.

FARSIFIER, *v. a.* — Falsifier.

FERRANDINIERS, *s. m. pl.* — C'était le nom que s'était donné un compagnonnage pour la canuserie, comme pour la charpenterie il y avait les gavots et les devolrants. J'imagine que le nom devait venir d'un fondeur nommé Ferrand. Suivant la tradition, ils avaient une mère (gargotière) qui tenait la pension des ouvriers. Les ferrandiniers portaient la canne floquetée. Il advint qu'un beau jour — en 1846 — quelques compagnons, s'apercevant que les ferrandiniers étaient toujours farauds et ne travaillaient guère, demandèrent à connaître l'état de la caisse. On la trouva vide. Les ferrandiniers en pied, qui étaient peu nombreux, mangeaient, dit-on, l'argent versé par les aspirants. Il y eut alors une scission; les mécontents s'installèrent rue Bodin, dans le voisinage de l'église Saint-Bernard. On les appela les renégats. Cette rivalité provoqua de violentes altercations entre ferrandiniers et renégats.

L'institution disparut en 1848.

FIARDE. — *Avoir les tétons en pointe de fiarde.* Se dit des femmes qui ont les seins fermes et aigus, à la façon par exemple de celles qu'on voit représentées sur les bas-reliefs égyptiens.

* *Jouer comme une fiarde.* — Jouer comme un fifre. A LA MANILLE : *Pourquoi que te coupes, quand je tiens? Te joues ben comme une fiarde.*

F...ICHANT, *adj.* — Ennuyeux, désagréable. *L'ouvrage ne va pas, la barette se vide, la femme se remplit, c'est f...ichant tout de même* (la finale correcte est : *on s'em..., et puis on se mange*). On cite aussi cet exemple : *C'est b...ment f...chant, dit la princesse, que son extrême timidité avait jusque-là empêchée de prendre la parole.*

FIPI, *s. m.* — Chéri, favori. *Le frère lui donne toujours la croix parce que c'est son fpi* (et non parce qu'il est).

FILOCHER, *v. a.* — Fabriquer du filet. *Le gapian était après filocher.* V. *filocher* au dictionnaire.

FLANC, *s. m.* — S'emploie pour côté. *J'ai beau me virer d'un flanc et de l'autre, je vois pas revenir ma femme.*

FOUNARD, *s. m.* — Rusé. Ce n'est pas la signification de l'argot.

FOULARDIER, *s. m.* — Ouvrier qui tisse les foulards.

* FOUTRAU. — *Il a pris son foutrau.* Se dit de quelqu'un qui s'emporte brusquement.

* FROMAGE. — Le fromage de Marolles est toujours en honneur dans le Nord, mais on l'appelle *Maroilles* (Maroilles, sans mouiller les l, conformément à la prononciation flamande). Maroilles est un village de l'arrondissement d'avesnes, où se fabrique ce produit de forme carrée et de saveur aigüe.

FUMÉ. — *Je suis fumé.* Je suis flambé ! On dit aussi en latin : *flambatus est !*

G

* GADROUILLER. — Les marins ont *gadrouille*, torchon au bout d'un manche, et qui, trempé d'eau, sert à nettoyer le pont.

GALOCHE (La). — C'est le nom qu'on a donné au petit chemin de fer qui relie la gare de la Croix-Rousse à Trévoux, à cause de ses habitudes de simplicité rustique. * Le nom s'est étendu à toute voiture qui ne va pas vite. *J'ai pris l'autre jour le caloripert de Ferrache. Quelle galoche !*

* GALOPE-CHOPINE. — C'était le nom reçu, presque officiel, des hommes s'offrant pour des courses ou un travail d'occasion. On le trouve dans les délibérations consulaires, dans les règlements des foires. Le sens du mot était : homme prêt à galoper pour gagner une chopine.

GAMBILLE, *adj. des 2 g.* — Boiteux, euse. Substantif verbal de *gambiller*.

* GARROT. — Il y avait dans les anciens métiers lyonnais des *sergents-garrots*, sorte d'estafiers qui accompagnaient les maîtres gardes dans leurs visites.

GASPARD. — C'était le nom d'un énorme rat légendaire qui était censé habiter la cave de l'Hôtel de Ville (*Voy. cave*). Les mamans disaient à leurs petits : *Attends, si te n'es pas sage, les Romains viendront et i te mettront avè Gaspard !*

GASSOUILLO, *s. m.* — Laveur de vaisselle, mauvais restaurateur. * On dit aussi *gassouille* pour *gargote*.

GAVIOLE. *Aller de gaviolle*. — Marcher de travers par suite d'ivresse. *J'allais de gaviolle hier en rentrant*, dit Guignol dans *Ma porte d'allée*, pièce de l'ancien répertoire. C'est une transformation fantaisiste de *traviolle*. La syllabe *ga*, ici substituée à *tra*, à un caractère essentiellement péjoratif.

GAZON, *s. m.* — Caton. C'est caton corrompu sous l'influence de gazon.

GAZONNER, *v. n.* — Se mettre en gazon. *Ma semouille qu'a gazonné.*

* GÉANE. — Ne s'emploie plus aujourd'hui. Mais nous disons toujours une *Bressande*.

* GENTIL. — Le sens propre de ce mot n'est pas joli, agréable. Un gentilhomme n'est pas un joli homme, mais un homme de race, *gentilis* de *gens*, race. L'emploi que les Lyonnais font de *gentil* est conforme au sens primitif et mériterait d'être conservé.

* GONE. — *Arton* nous est venu par le provençal, où plusieurs mots grecs ont laissé trace, tandis que *gone* est purement lyonnais et pas fort ancien. *Gone* se rattache plutôt au vieux français *gone* ou *gonne*, robe, et la forme dauphinoise *gonet* confirme cette dérivation.

GUÉPIER *s. m.* — Anthrax dont le pus s'écoule par plusieurs trous, ce qui a quelque rapport avec les alvéoles d'un nid de guêpes.

* GUÉRITE. — On disait plutôt *Garite* pour *Marguerite*. Le nom de *Garite* figure en effet sur des actes de naissance dont les titulaires ont été baptisés *Margarita*.

* GUILLOTINE-ROULANTE (La). — C'est le nom donné au tramway à vapeur de Neuville, qui a esquiné déjà force pauvre monde. *Moi*, disait un canut, *quand je vas à la pêche, je prends la Galoche, pas la Guillotine. Faut ben être fou pour s'embarquer dans cete machine.*

GUISE. — *Touche-moi la main de bonne guise!* (l'autre touche) — *Tu as fais pipi dans ta chemise!* — Charmante plaisanterie usitée surtout chez les jeunes personnes.

GLORIETTE. — Nos boulangers et nos pâtisseries ont trouvé le mot trop humble. Ils appellent cela maintenant leur laboratoire (!)

GNAGNES. *s. f. pl.* — Dents. Forme euphonique de *gnaque*.

GNIAQUE. — Orthographe adoptée par quelques-uns pour *gnaque*, qui figure au dictionnaire.

GRATON. — Ajoutez : 2. — terme du jeu de boules. — Petit gravier qui retient la boule ou la détourne. *Ta boule était bien jouée, seulement qu'elle a rencontré un graton.* C'est graton, petit morceau de lard rissolé, pris au figuré.

GROTON. *s. m.* — Forme de *grouton* et plus usitée.

H

HABITANTS. *s. m. pl.* — Parlant par respect, poux.

• HARICOT DE MOUTON. — N'est pas

d'origine lyonnaise et ne se dit guère à Lyon aujourd'hui. Je me suis laissé dire qu'à Paris, le haricot de mouton est excellent.

I

INCUTI, *ie. adj.* — Forme d'*acuti*.

INCOGNITO. — Un bon vieux canut me disait un jour : *A cete époque, i gn'avait pas encore de chemin de fer, le prince est arrivé en coquenito.*

INNOCENTS. — *Donner les innocents.* — Donner le fouet. Cette expression que j'ai entendue dans mon enfance, quand ma mère menaçait de me donner les innocents, est tombée en désuétude. C'était une expression parfaitement française, mais déjà devenue archaïque.

Autrefois on donnait les innocents par punition, non seulement aux enfants mais

aux domestiques des deux sexes. C'était un souvenir des corrections de l'esclave. On ne voyait du reste pas à cette punition le caractère indécent et humiliant que nous y attachons. Dans la nouvelle XLV de l'Heptaméron, un mari et sa femme décident de donner les innocents à leur chambrière, pour la punir de sa paresse et c'est le mari qui se charge de ce soin, car la femme confesse qu'« elle n'a ni le cœur ni la force pour la battre ». — « Le mari... fit acheter des verges des plus fines qu'il put trouver... et les fit tremper dedans la saumure, » etc. On sait la suite. — Le bon Brantôme raconte que Marguerite de Navarre, voulant tout voir par elle-même

dans sa maison, faisait fouetter ses pages devant elle. « La même raison qui nous fait fouetter un laquay, tombant en un roy, lui fait ruiner une province, » dit Montaigne. Et Racine :

Un valet manque-t-il à rendre un verre net,
Condamnez-là l'amende et s'il le casse au fouet.

Cette tradition se continuait en plein xviii^e siècle, et Laurès, dans son *Supplément aux Lyonnais dignes de mémoire*, raconte de M^{re} Gena, qui habitait en rue Grenette, que parvenue sur l'âge et « n'ayant pas assez de force pour les corriger (ses servantes) elle appeloit un de ses garçons tourneurs et les faisoit fouetter devant elle. » Encore aujourd'hui, en Angleterre, on punit du fouet les écoliers, même de dix-sept ou dix-huit ans. Ceux-ci n'y voient rien d'humiliant et au contraire, en vrais Spartiates, ils mettent leur orgueil à supporter les coups sans tressaillir, car la punition s'inflige devant les élèves réunis. Tout est affaire d'opinion.

En France, le jour des Innocents, 28^e de décembre, l'usage autorisait les jeunes gens à donner les innocents aux jeunes filles (mais non aux femmes, comme le dit à tort le bibliophile Jacob). Elles se débattaient comme de beaux diables. Aujourd'hui cette plaisanterie serait considérée comme « un attentat à la pudeur avec violence » et conduirait son auteur droit en Cour d'assises. Peine : la réclusion ! — Pourtant il n'y a aucune comparaison entre la quantité de crimes et de naissances illégitimes que l'on voit aujourd'hui et la faible criminalité d'alors (ce qui prouve que la liberté des mœurs n'implique pas toujours

la corruption). Celle qui les recevait le plus fort se mariait infailliblement l'année suivante, parfois même avec son bourreau. L'usage du jour des Innocents se perdit au xviii^e siècle, sous les sévères admonitions du clergé. Pourtant mon père me disait qu'il existait encore à Lyon, au milieu du xviii^e siècle, mais seulement dans le peuple. En ce temps il y avait, me disait-il, une confrérie dont j'ai oublié le nom et qui accompagnait les enterrements, chaque confrère portant un cierge avec une grosse plaque, sur laquelle était peinte, sur fond noir, une tête de mort avec deux tibias en sautoir. La veille des Innocents, la fille d'un de ces bons confrères, qui demeurait à Saint-Just, déroba la plaque du cierge de son père et la cacha dans son lit. Au lieu de s'enfermer à triple tour, comme les autres jeunes filles (elles n'y perdaient rien, on les attendait à la porte) elle laissa l'huis au loquet. Le matin venu, elle plaça la plaque en façon de bouclier et attendit avec résignation l'heure du sacrifice. Le jeune homme entrant à l'aube, et un peu surpris de ne trouver aucune résistance fut tellement saisi en rencontrant une tête de mort à la place de ce à quoi il avait le droit de s'attendre, qu'il s'enfuit épouvanté.

IVROGNE. — *Ivrogne du Pipelu*. Terme injurieux tel que l'on s'en donnait autrefois de quartier à quartier. Comparez les Jardus de la Grenette, les Cornards du Bourchanin, les Innocents de la Platière, les Malins de la rue de la Plume. Dans les pièces de l'ancien répertoire de Guignol, on s'appelle encore ivrogne du Pipelu.

J

JACQUES. — *Faire le Jacques*. Faire le niais, l'imbécile. Les noms propres ont été souvent pris pour synonymes de niais; comp. *battre Jeannot*.

JACQUETTE *s. f.* — C'était un tout petit, tout petit triangle de grosse toile qui, aux

bêches, remplaçait le caleçon, et faisait l'office de feuille de vigne. A chaque pointe était attachée une sifelle. Celles de devant s'attachaient autour du corps de manière à former ceinture et celle de derrière, passant entre les cuisses, venait s'attacher aux reins. De mauvais plaisants faisaient

semblant de se tromper et mettaient la jacquette par derrière. C'était une source d'inépuisable plaisanteries. Il y avait toujours sur le pont des jeunes filles qui, accoudées au parapet, contemplaient les baigneurs. Le père Marmet, le borgne, leur criait des gognandises, en leur offrant de leur mettre des jacquettes.

L'administration des bèches prêtait gratuitement ce bouclier de la pudeur. Mais une ordonnance de police prescrivit de remplacer les jacquettes par des caleçons. Sous l'influence anglaise, nous sommes devenus de plus en plus pudiques, à l'extérieur (pour certaines choses seulement). Je suis frappé de la liberté de manières qui existait jadis

(voy. par exemple : *Innocents*) ; et à côté de cela il y avait vingt fois moins d'attentats à la pudeur, vingt fois moins d'enfants naturels et le crime passionnel était inconnu. Nous ne sommes que des sépulcres blanchis.

JICLETTE. *s. f.* — *Faire la jiclette*, dans le langage des gones, c'est pomper (ou tirer la soupape de la borne-fontaine) d'une main et, bouchant de l'autre l'orifice de sortie, diriger des jets d'eau sur les gones présents, voire sur les passants. C'est très amusant, encore bien qu'on y coure quelquefois le risque d'un coup de pied au bas de la Grand'Côte.

K

KEPSIKE. *s. m.* — Album pour renfermer des dessins, des gravures, etc. Ce mot, naturellement, est inconnu dans le peuple. Mais je n'ai jamais entendu les personnes de notre plus haute société prononcer

autrement. C'est une simple métathèse de voyelles dans *keepsake* (*kipsèke*), mot savant introduit de l'anglais par les romantiques, aux alentours de 1830.

L

LOUP. — *Elle a vu peter le loup*. Ajoutez : Beaucoup disent : *Elle a vu peter le loup sur la pierre de bois*. Cette addition ne me paraît qu'une forte bêtise. Dans mon enfance elle était inconnue. — *Ajoutons cependant qu'au Gourguillon, nous disons couramment : *Elle a vu peter le loup sur la pierre*

d'évier, expression qui ne manque pas de saveur.

LOUPER. — Abimer ce que l'on façonne.

LUNE. — *Être dans ses lunes*. Être de mauvaise humeur, avoir des lubies, des humeurs noires.

M

* **MAIN-COURANTE.** — Le mot propre est *main coulante* ; on le trouve dans Littré. Il a été déformé par le populaire parisien.

MAIN-MORTE *s. f.* — Droit de mutation par suite de décès. Un brave homme de mes amis, se sentant très malade, disait à sa femme : *Tiens, va donc tout de suite payer la main-morte. Ça sera ça de fait. En passant tu prévoiendras la mairie que ce sera pour ce soir.*

* **MAIRE** *s. m.* — Terme employé par les gones dans certains jeux : *C'est toi qui es maire.*

MARCHÉ. — *Faire son marché.* Acheter les provisions de ménage pour la journée. On ne fait son marché que le matin, manquement, quoique ce soit des fois sans aller au marché proprement dit.

MARGOTON *s. f.* — Femme de mauvaise vie. Comp. *Margot*, femme qui s'enivre.

MARTEAU. *s. m.* — Ramolli, tombé en enfance. *Eh! va don, vieux marteau!* — Je ne saisis pas bien la relation de l'image avec l'idée. Un vieux marteau n'est pas ramolli du tout.

MAZAGRAN. *Barbe à la Mazagran.* C'est une manière de porter la barbe, les joues étant rasées et la barbe comprenant toute la partie inférieure du visage, à partir des moustaches. On l'appelait de ce nom parce que les officiers des chasseurs de Vincennes la portaient ainsi. Je crois que cela s'appelle aujourd'hui *barbe en fer à cheval.*

* **MÉCHANT.** — *Il fait méchant sortir avec ce froid,* est dans le sens originel du mot.

* **MÈCHE.** — *Faire mèche* avec quelqu'un ; être de *mèche* avec un autre. Métaphore tirée aussi de la mèche de fusil.

MELATRU. *adj. m.* — Chétif. *Que ceux-tu donc qu'i fasse, il est ben trop melatru.* Forme archaïque de *matru*, avant la syncope de a initial dans *male astrutus*. Comp. le français *malotru*.

* **MENER.** *v. a.* — Donner la courante. *Quand je mange de pruneaux, ça me mène.*

MENTONNIÈRES. *s. f. pl.* — Rubans attachant un bonnet ou un chapeau. Littré ne donne pas cette acception.

M... — Ajoutez : *Au jour du jugement, autant vaudra la m... comme l'argent.* On devrait se répéter ça toute la journée. Il y aurait moins de gens avides d'être riches.

METTRE. — Admettre. *Mettons que ça soye orai, que ta femme t'en fasse porter. Et après?*

* Ce n'est pas *mettre à coin* qui est surtout usité à Lyon, mais bien *mettre de coin*.

MOIGNEUX, *euse. adj.* — Qui a de la mogne. (Voy. ce mot).

MONDE — *Dans le monde rien.* — Rien, absolument rien. *Il a demandé quéque sous, on ne lui a rien donné, Madame, dans le monde rien.*

Pas le moins du monde. — Pas du tout. Très usité. *Croyez-vous qu'i soye hureux avè se n'épouse? — Pas le moins du monde.* L'idée est : pas le moins qu'il puisse exister de bonheur dans le monde.

MONINE, *s. f.* — Femme méchante. *Cete monine m'a grafiné.*

* **MORIBONNE.** — C'est le féminin que nous donnons à l'adjectif moribond. *Y a la Toinette qu'est moribonne.*

MUTUALISTES. — C'était le nom d'une société de secours mutuels de canuts qui, dans les premières années du règne de Louis-Philippe eut un rôle important, en ce que sa commission représentait à peu près ce que sont aujourd'hui les syndicats ouvriers. En février 1834, elle décréta la suspension du travail dans tous les ateliers. Elle était très redoutée des chefs d'atelier qui entendaient garder leur indépendance. A l'enterrement d'un ouvrier, le 6 avril, il y eut une sorte de revue des forces ouvrières et révolutionnaires. Les Mutualistes

et les Ferrandiniers y défilèrent au nombre d'environ 8,000. Une loi sur les associations avait été votée, d'après laquelle nulle association ne pouvait exister sans avoir été approuvée. Une protestation violente se couvrit de 2,600 signatures. Les journées d'avril furent l'œuvre de la Société des Droits de l'homme, purement révolutionnaire, et des Mutualistes coalisés avec les Ferrandiniers. Après la répression de l'insurrection, l'Association mutualiste fut dissoute.

Mutualiste est une corruption de *mutuelliste*.

N

NIOCQUE. — (Voyez *gnoque*, au dictionnaire). *C'est nioque s'est laissé prendre un pain...*

O

OURLES. — Ce mot ne serait-il pas un adjectif comme *arrête, gâte, gonfle, trempe?*

Dans ce cas, des oreilles *ourles* seraient des oreilles *ourlées*.

P

PAILLE. — *M^{me} Seignevesse, donneuse ! Elle se tirerait une paille du virolet pour se nettoyer les dents !* Diction un peu vulgaire, qui se dit fréquemment à propos des personnes trop économes.

PAIX. — *Avoir la paix et les quatre repas* a toujours été considéré par les Lyonnais comme le dernier terme du bonheur. C'est qu'en effet on n'a pas la paix quand on n'a pas les quatre repas, et l'on peut avoir les quatre repas sans avoir la paix.

PALOURD, *s. m.* — Peu agile, peu dégourdi. C'est une forme de *balourd*.

PANAFLE, *s. m.* — S'emploie parfois pour *fanal*. (Voir au présent supplément.) Vraisemblablement une corruption fort usitée de *fanal*.

* PANNEAU. — Il y avait des habits à panneau, témoin la chanson des *Deux sous par aune* :

Habit à panneau,
Perruque à marteau
Et canne à pommeau.

PANOUILLO, *s. m.* — Écouvillon du four. De *pannum*, avec un premier suffixe *ouille*, péjoratif et un second suffixe *on*, diminutif.

PAR, PAR LA. — A peu près, environ. *Quel âge peut bien avoir M. Cugniasse ? Par là dans les septante ans.*

PAROLE. — *Je lui dois la parole*, pour dire : Je ne lui ai jamais parlé.

* PAS-RIEN. — Rien signifiant proprement chose, un pas-rien est exactement un pas grand'chose.

PATÉ. — *Pâté de cogue*. C'est un pâté de ménage absolument exquis, fait avec de la fleur de farine et garni communément de poires qu'on a fait mariner pendant vingt-quatre heures dans de l'eau-de-vie et du sucre. On le dore par dessus avec un jaune d'œuf. Ces pâtés ont la forme d'un chapeau de gendarme. C'est ce qui explique sans doute le dicton : *avoir le ventre en pâté de cogue*, qui se dit d'une femme ne ressemblant pas à la Vénus de Praxitèle. Je suppose que c'est parce que le ventre en profil se présente comme le côté convexe du pâté de vogue.

PETIT. — *Quand on est petit, on fait des canettes. Quand on est vieux, on refait des canettes.* (Proverbe du Plateau.) A Chaponost, l'on dit : *Quand on est petit, on va en champ. Quand on est vieux, on reva en champ.* Il y a plus de profondeur dans cette parole attristante que dans maint aphorisme signé Joubert.

PIAFFE, *s. f.* — Esbrouffe, sottise vanité. *Faire de la piaffe*. Faire des embarras, de l'esbrouffe. *Pour se marier, i n'ont été à l'église en voiture.* — *Tout ça pour faire de la piaffe.* — Substantif verbal de *piaffer*.

PICOTIN, *s. m.* — Vin aigrelet. *Allons, un verre de picotin !*

PIED. — *Ne savoir sur quel pied danser*. Se dit quand on a le bec dans l'eau, comme l'oiseau sur la branche. Une bonne femme me disait : *Mon père est mort, mon mari est malade, je ne sais sur quel pied danser.* On dit souvent : *Je suis comme le poisson hors de l'eau, je ne sais sur quel pied danser.*

PILLANDRIN, *s. m.* — Même sens que *pilandre 2*, dont il est un dérivé.

PIPE, PIPETTE. — *Il n'a pas seulement dit pipe, ou il n'a pas seulement dit pipette.* Cette expression ne se retrouve pas dans les dictionnaires d'argot, mais elle n'est pas non plus particulière à Lyon. Je l'ai retrouvée dans un roman d'Erckmann-Chatrion, qui la met, au XVIII^e siècle, dans la bouche d'un soldat.

PIPER. — *Ne pas piper mot*, ne pas dire pipette. — On a comparé le mot à une bouffée de pipe.

PISSER (parlant par respect). — *Tout bon Français pète en pissant*, proverbe patriotique qui se prononce toutes fois et quantes que l'application en est motivée. *Un Français qui pisse sans péter, c'est un régiment qui défile sans trompette.* Même observation.

PLAN. — *Rester en plan*, être arrêté dans une affaire, ne pouvoir pas aller plus loin. Quand la Félicia se maria avec le Damien, un brave garçon, mais un peu ch'ti, la Gladie lui disait le lendemain : *Hé bien ! comment allez-vous tous les deux ? — Moi, je vais bien, mais ce pauvre Damien, qu'esse tout plein gentil, est resté en plan. I m'a dit que c'était la timidité. — Et moi, que j'y ai dit, suis-je l'y don pas timide ?*

PLANI. — C'est aussi le nom que nos paysans donnent, lorsqu'ils veulent parler français, au *plôgni*, c'est-à-dire à un petit pré non arrosé, attendant à une habitation

et qui sert à faire paître les chèvres et les brebis lorsque le temps est menaçant et qu'on ne veut pas les mener en champs au loin. (Voy. *plôgni* au *Dictionnaire du patois lyonnais*). Il peut arriver que, en dépit de l'étymologie, le *plani* dans ce cas soit fort en pente.

PLANTACU. — C'est le nom que nous employons toujours pour désigner Plancus. *T'esses ben si âne que te sais pas que Lyon n'a été planté par Plantacu, que c'était un Romain, donc qu'i vivait longtemps avant la grand' Revolution ?*

• PLATE. — Sorte de bateau ainsi nommé à cause de sa forme. Le Lyonnais Besson eut le premier l'idée d'agencer une plate à l'usage des laveuses.

• PLATRE. — Du latin *plastrum*, terrain battu, aire, place. Dans le bassin de la Loire, on appelle *plâtre* l'endroit où s'entasse le charbon, au sortir du puits : *Il y a, dans ce moment, beaucoup de charbon sur le plâtre.*

• POGNE. Le même que *poigne*. Aux fours banaux, pendant longtemps, le salaire du fournier consistait en une poigne ou pogne prélevée sur la cuisson. Dans les maisons, la ménagère prenait parfois une pogne de pâte et, la mélangeant d'un peu de beurre et même d'un œuf, en faisait un gâteau, dit *pogne* ou *pognon*. L'habitude de faire de ces gâteaux, le jour de la fête patronale, s'est conservée dans la Bresse. Le nom patois est *pognon*.

POINTER. — *Pointer une boule*, par analogie avec *pointer une bouche à feu*. On vise un point, mais on ne gagne pas toujours un point.

POMPIER *« m.* — Mélange de vin, de sirop de groseille et d'eau de Seltz. — C'est exquis, mais ce n'est pas lyonnais. Une aimable dame me dit que le mot et la chose sont communs à Paris, à qui nous les avons probablement empruntés.

• PORTE-POT. — Le sens premier est certainement : endroit où l'on vend du vin à porte-pot. Les bourgeois de Lyon avaient le droit de vendre le vin de leur récolte à porte-pot. On appelle un débit de vin un

porte-pot. Le terme a passé à la cave où l'on tient le vin, puis à la porte servant à fermer le porte-pot. Du reste, dans la *porte du porte-pot*, il y a une répétition qui ne pouvait se soutenir dans l'usage.

POURQUOI. — Ajoutez : La locution *pourquoi est-ce* est un archaïsme. M. Renan, dans son étude sur Mahomet, cite cette phrase du célèbre théologien Gênébrard, qui vivait au xvi^e siècle : « Pourquoi est-ce, ô Mahomet, que tu n'écris pas ta loi ou ton Alcoran, en latin, en grec ou en hébreu... ? »

POUSSIÈRE. — *Faire grand'poussière*. — Faire de l'esbrouffe, du flaffa. S'emploie le plus souvent au négatif. Notre voisin en rue Grenette, le père Manivresse, était fort bonhomme mais un peu buvanvin. Mon père le trouve mollement étendu dans le ruisseau de la voûte de Saint-Bonaventure, en face de chez Rentonnet, un jour qu'il avait fortement plu : *Eh ben, père Manivresse, qu'est-ce que vous faites là ? — Ah ! mon bon mecieu Puitspelu, je fais pas grand'poussière.*

PROMETTRE, *v. a.* — Assurer fortement. *J'ai-t-été au bal de Madame de Saint-Boursard. Je te promets qu'il y faisait chaud.* — Curieuse dérivation de sens. Promettre, qui est assurer dans un sens particulier, en a pris la signification générale.

PRONONCIATION. — A ot j'ai signalé la prononciation très brève de o lorsqu'il est suivi d'un t à la finale : *pot, gigot*, etc. Je dois signaler le phénomène contraire dans *abonner* que nous prononçons *abôner*. M. Sylvestre Casati-Brochier signale aussi *malle* que nous prononçons *mâte* et é fermé pour é ouvert dans *pièce, nièce, fièvre* que nous prononçons *pièce, nièce, fièvre*. Ce que c'est que de nous ! j'avais toujours cru qu'on devait prononcer de cette manière.

Dans mon enfance, il n'était pas une seule personne qui ne prononçât *café*. Le singulier est que les campagnes prononçaient *café*. J'avais quelque six ans quand ma nourrice vint nous voir avec mon frère de lait. On lui offrit du café, et comme je demandais au Tienne s'il aimait le *café*, il me répondit : « On ne dit pas *café* mais *café*. » — Aujourd'hui il n'y a plus que quelques rares Lyonnais qui aient gardé notre antique prononciation.

Q

QUE. — Que explétif, dans les interrogations : *Comment que ça va ?* pour : comment ça va ? *Où donc que te vas ?* pour : où vas-tu donc ? Ce *que* ajoute beaucoup de grâce

à l'oraison. *Mame Petelon est toute boulliguée. — Quoi donc qu'elle a ? — Je crois bien que c'est une poire à deux yeux que s'amène.*

R

* RABOULAUD. — On dit plutôt *raboulet*.

RACLÉE, *s. f.* — Volée de coups.

RADISSE. — M. Vachez me communique ce texte de 1557 : « Conformément aux statuts de l'Aumône générale et aux ordonnances, a esté ordonné achepter une *radisse* à l'hospital de Sainte-Catherine, de 10 solz, et une aultre pour l'hospital de la Chanal, de 7 sols et 6 deniers pour faire les Rois (*Invent. de la Charité. E. 8*).

RAPAMAN, *s. m.* — Gratteron, *gallium apparine*. C'est un mot patois introduit à Lyon. De *rapé*, râper, et *man*, main.

* RASSIE. — A côté de la conjugaison *asseoir*, il y a eu une conjugaison *assir*, qui a persisté à la fois dans le picard et le provençal. *Rassi* et *rassie* s'expliquent. A remarquer que les dictionnaires donnent bien l'exemple : pain *rassis*, mais aucun : brioche *rassise*.

RECTUM. — Ajoutez : j'ai connu une dame qui me disait : « *Dans mes lettres, je n'écris jamais qu'au rectum, c'est plus distingué.* »

RÈGLE-FAÇURE, *s. m.* — Terme de canuserie. C'est un ustensile adapté au régulateur et mû par le battant. Il a pour but

de « régler le régulateur ». Quand celui-ci va trop vite, la façade devient plus étroite, et, par suite, la medée trop large. Le battant frappe alors la tringle du règle-façure et celui-ci modère le régulateur.

Cet ustensile, qui n'est guère usité que dans les unis, date d'une vingtaine d'années seulement.

REGRETTIER. — Ligne 4 : « Le régisseur qui *paye* les loyers », lisez : « qui *perçoit* les loyers. »

RENARD, *s. m.* On me signale l'existence dans le Lyonnais de ce mot que je ne connaissais que dans le parler dauphinois. C'est le palonnier qui sert à tirer la charrue, la herse ou quelque chariot rustique. De *rain*, branche, en ancien français, plus le suffixe *ard.*, on a eu *rainard*, transformé en *renard*, encore bien que le palonnier n'ait aucun rapport avec un renard. Sur la formation, comparez *palonnier*, de *pal*, pieu, barre.

RENTONNET. — C'était un honnête cabaretier qui demeurait, au commencement du siècle, à l'issue de la voûte de Saint-Bonaventure, récemment rue de Pavie. (Je l'ai dit à *poussière*.) En plaçant ses volets, un soir à dix heures, il aperçut le père Manivresse, qui était sorti il y avait deux heures

et se trouvait encore étendu dans le ruisseau : « B....d'ierogne ! » lui fit Rentonnet. Et l'autre de répondre avec une mansuétude mélancolique :

« Ah ! Rentonnet, Rentonnet,
« Sans les ierognes, tu ne serais pas ce que tu es ! »

RETOURNER (se) *v. pr.* — Se flétrir, se dessécher. *Venez donc vite manger, les truffes se retournent.* L'expression est fort juste. Les pommes de terre, qui s'étaient gonflées, retournent à leur premier état.

RENTÉRER, *v. n.* — Entrer. « Je suis rentré dans la boutique à seule fin de le marchand. » (Mathévet). Dans beaucoup de nos locutions la particule *re*, au lieu d'une valeur réitérative, n'a qu'une valeur purement explétive. — *Comp. rajouter.*

RETOUR, *s. m.* — Employé par les personnes distinguées pour renvoi. *J'adore l'ail, comme mon mari, me disait un jour une aimable dame, mais il me donne des retours.*

RICLADE, *s. f.* — (Parlant par respect), synonyme de *riclé*. *Voy. ce mot.*

RIDEAU, *s. m.* — Blouse. Parce que la blouse, comme le rideau, couvre tout.

RIVIÈRE. — *Hommes de rivière.* — Les marinières.

ROMAINS, p. 285, 2^e colonne, 3^e avant-dernière ligne, ajoutez : Cette honorable maison était tellement connue, qu'un jeune avocat de Marseille, Maître Hermelin, s'étant fait inscrire au barreau de Lyon, et l'une de ses premières affaires ayant été pour défendre en correctionnelle un individu inculpé de coups et blessures dans une rixe chez la mère Ficelle, Maître Hermelin, dis-je, commença ainsi sa plaidoirie, avec l'accent intraduisible de son pays : *Messieurs, la scène elle se passait dans une maison que je ne connais pas, parce qu'il n'y a pas longtemps que je suis à Lyon, mais que vous connaissez tous.* (Tous les juges font un signe de protestation.) *Pardon, Messieurs,* reprend Maître Hermelin, *je veux dire de réputation.*

RONFLARDE, *s. f.* — Toupie métallique. *Voyez ronfle 1,* dont il est un dérivé.

ROULETTE. — *Comme sur quatre roulettes.* Très bien, parfaitement. *As-tu bien dormi ? — Oh ! comme sur quatre roulettes ; ce qui est vrai après tout, si l'on songe aux roulettes du lit.*

S

SAINTE-BARBOUILLE, *s. m. et f.* — Maladroit, sot, qui s'embrouille. *T'as joué carreau et te sais que j'ai la manille de trèfle. — Ah ! Sainte-Barbouille !*

SALLE. — *Salle d'arbres. Salle d'ombrage.* Expressions très françaises pour désigner un endroit garni de grands arbres plantés régulièrement et où l'on joue communé-

ment aux boules, mais que je n'ai entendues que dans nos pays. J'ai même été repris pour avoir dit *salle d'arbres*, ignorant que pour les Parisiens il faut dire un *couvert*, mot incompréhensible pour nous.

SANSOUILLE, *s. f.* Agottiau, écope qui sert à vider l'eau d'un baquet. Subs. verbal de *sansouiller*.

SAUMÉE, *s. f.* — La même chose que l'ânée (Voy. ce mot). Une saumée de sel, une saumée de vin. Ce mot, déjà rarement usité dans mon enfance, est tombé en désuétude. — De saume, comme dnée, d'âne.

SÈNEPON, *s. m.* — Seneçon. On donne aussi quelquefois ce nom au plantain. Évidemment corruption de seneçon, sous l'influence de *senapi*, moutarde (de *sinapia* pour *sinapis*). Le mot existe en patois.

* SENTINELLE. — Nous faisons ce mot masculin : un sentinelle.

SIEN. — S'emploie substantivement. *J'ai pas grand'chose, mais je me soucierais pas de*

partager avec ces saloplauds de communeux: Chacun son sien ! me disait un jour le très digne M. Ignace Briochier, le monteur de métiers, qui avait oublié d'être bête.

SIGLOT *s. m.* — Sabot. Paraît en relation avec le dauphinois *esclio*, encore bien qu'il soit impossible d'expliquer la dérivation.

SIROP. — *Sirop de tordeuse*. Eau d'arquebuse. — Les tordeuses sont renommées pour l'arquebuse.

SOUPE. — 2^e colonne, ligne 7, Au lieu de *illam*, lisez *ollam*.

T

TAPÉ. — *C'est tapé !* Exclamation de grande admiration qui se dit devant une belle œuvre. J'étais un jour à table à côté d'une aimable dame. La conversation se porta sur le poète Musset. — *Musset, c'est tapé !* me dit-elle.

TEMPS. — *Du temps que*. — Pendant que, tandis que. *Je m'en vas faire l'omelette du temps que t'iras à la cave.*

* TENAILLER. — *Tenailler* ou *tinaitter* se disent dans le Bugey et le Mâconnais. Dans le Lyonnais on dit *cuvier*.

* THOMAS, *s. m.* — (Voyez *pot* au dictionnaire, p. 333.) Ce mot doit venir du langage militaire. Un caporal facétieux aura fredonné, au moment de la corvée, et avec la prononciation de circonstance, la strophe de la prose pascale : *Vidé Thomas, vidé l'as-tu ?...*

TINTEBIEN, *s. m.* — Je ne puis m'expliquer l'omission de ce mot, dont je me suis servi sous le mot *Restant*, et que me signale M. Léon Galle. C'est un bâtis en bois, monté sur des roulettes, dont la partie

supérieure, plus étroite que le bas, arrive sous les aisselles des petits mamis. Ceux-ci, une fois engagés dans l'appareil, se promènent en traînant le tintebien avec eux, et sans crainte de chute. Par ainsi la meman peut faire tout ça que lui passe par la tête sans se tourmenter du mami.

TOILETTER (Se), *v. pr.* — Faire sa toilette, *Le temps de me toiletter et je suis à toi.*

TOUR. — *Plus souvent qu'à son tour*. Très souvent. *Le Tony va-t-il quelquefois chez la Rosa ? Il y va plus souvent qu'à son tour.*

* TOURNER. — *Tourner l'œil* signifie surtout chez nous *s'évanouir*. *Ça lui a si tellement fait d'effet sur le moment qu'elle en a tourné l'œil.*

TRAIN. — *Faire du train*. Faire du boucan, du bruit. On dit aussi *faire le train*. *Le chien a fait le train cette nuit.*

TRAMPALER, *v. n.* — Tituber. *C'est z'un homme qui boit ses six pots sans trampaler*. Pour *tituber*, la langue lyonnaise est très riche : *trampaler, balmer, zigzaguer, faire*

des esses, aller de gaviote. — C'est la forme urbaine du patois *trampaló*, même sens, d'un radical germanique qui signifie piétiner. *Y avait de l'eau dans le vin, l'autre jour, ça me dérange. Quand y a que la graine pure, je trampale même pas*, dit Guignol dans *Un dentiste*, pièce de l'ancien répertoire.

TROP (de), pour trop. — « Je ne veux pas finir mon jappillage en vous parlant politi-

que, il y en a déjà de trop dans les réunions qui débitent leur baume aux ouvriers, qui leur disent que la révolution va venir et que nous serons tous heureux comme des coqs en plâtre. » (Mathevet.) Nous employons souvent le *de* avec valeur explétive : *J'en ai de besoin. Elle a du soin de moi. Je ne l'ai pas vu du depuis*, etc.

V

VAGANAY, *s. m.* — Sur le Plateau, se dit pour le soleil. *Allons, recapille-toi, cela Vaganay que commence à chauffer, i t'emporthera la grippe.* Quelques-uns en font un nom commun : *le Vaganay*. — L'origine est probablement historique. Vaganay est un nom assez fréquent à Lyon, mais j'ignore dans quelles circonstances un Vaganay a pu être comparé au soleil.

VAISSELLE. — *Faire la vaisselle.* Relaver. M^{me} DE SAINT-PLUMÉ : *Ma chère amie, vous avez un grand diner mardi, j'irai vous aider à faire votre vaisselle.* M^{me} DE ROQUE-VENTOUSE : *C'est ça, nous ferons un bon coup de mûchon pendant que les hommes seront après se soûler.*

VERMINE. — S'emploie au sens de rusé, fin. *Oh ! qu'il est vermine !*

VERNOCHE, *s. f.* — Jachères. *Il est si incuti qu'il laisse la moitié de ses vignes en vernoche.* Vraisemblablement de *vernes*, aunes, pris au sens de broussailles.

VIAUTER (Se), *v. pr.* — Se vautrer. Du vieux français *viautre*, gros chien. La chute de *r* a été facilitée par *veau*. Le mot existe en patois sous la forme de *vioutó*.

VIDER, *v. a.* — Verser. *Vide à boire.* Verse à boire.

VITRIERS. — C'est le nom que l'on donnait aux chasseurs d'Orléans, aujourd'hui chas-

seurs à pied, à cause du sac noir sur le dos que l'on comparait à l'ustensile que les vitriers ambulants portent sur leur dos et où reposent leurs vitres.

* Ce mot n'est pas proprement lyonnais, puisque nous le trouvons dans la pièce de Paul Déroulède, *Chasseurs à pied* :

*Les petits Vitriers, c'est ainsi qu'on les nomme,
Ont mis leur baïonnette au bout de leur fusil...
(Chants du soldat, p. 37.)*

VOIR. — *S'en voir.* Avoir bien de misères. Le bon M. Ducerfe me disait : *Quand ma femme m'a quitté, don pour aller avec M. Roupinet, que j'étais obligé de faire la soupe ; ah ! c'est moi que je m'en suis cu, allez !*

VOLUMINEUX. — *C'est z'un homme volumineux.* C'est un homme qui fait des embarras.

* VORACES, *s. m. pl.* — La société des Voraces date de 1846. Elle n'eut pas, à son origine, de but politique. Quelques ouvriers canuts, voyant que les cafetiers de la Croix-Rousse ne pouvaient se résoudre à servir le vin au litre, se ligèrent pour obtenir cette réforme. Ils se rendaient par petits groupes dans les cafés et demandaient un litre de vin. Le patron du débit répondait invariablement : « Nous ne servons qu'à la bouteille. » Les canuts alors de sortir et d'aller dans un établissement voisin renouveler l'expérience. D'où le nom de Voraces donné aux ouvriers de la Croix-Rousse.

Ce fut là le début de cette société, absolument distincte des autres organisations ouvrières du quartier, des Ferrandiniers et des Mutualistes, par exemple. Les Voraces commencèrent à se réunir périodiquement chez la mère Maréchal, à l'angle de la rue des Fossés (aujourd'hui rue d'Austerlitz) et de la rue du Mail, près de la place de la Croix-Rousse. C'est surtout le samedi et le lundi que ces réunions toutes platoniques comptaient le plus grand nombre de membres. Inutile d'ajouter que la mère Maréchal vendait le vin au litre.

A l'aurore de 1848, quelques ouvriers influents, pressant la révolution, décidèrent les canuts à n'admettre dans leur société que des républicains. Dès cette époque, le nombre des Voraces s'accrut de jour en jour. Ils étaient environ 250 ou 300 à la chute de la monarchie de Juillet. C'est à partir de ce moment que le rôle des Voraces appartient à l'histoire lyonnaise,

Le 24 février, ils descendent à Bellecour — sans armes et sans uniforme — pour s'emparer du poste. Les soldats ne voulant pas obéir à leurs injonctions, les Voraces formèrent le cercle et délibérèrent. Un certain Doncieux, qui se trouvait là, se mit à les haranguer; ils le choisissent pour chef, bien qu'il ne fût pas connu d'eux, se mettent en colonne, passent par la rue Saint-Dominique et se rendent à l'Hôtel de Ville dont ils font le siège. Comme on ne s'empressait pas de leur céder la place, ils donnèrent l'assaut à coups de pierres. Maîtres du principal édifice de la ville, ils vont à la Préfecture dont le poste cède aussitôt. Tout cela s'était accompli dans la soirée.

Le lendemain 25, les Voraces se rendirent au fort Saint-Laurent. Un de leurs chefs, Vincent surnommé Dumenton, parlementa avec l'officier de service, qui emmena ses

soldats en laissant leurs armes à la disposition des Voraces. Ceux-ci redescendent à l'Hôtel de Ville vers une heure de l'après-midi, puis s'emparent du séminaire situé au bas de la côte Saint-Sébastien. Le soir du même jour, ils vont prendre le bastion 4, en face du Mont-Sauvage. Là deux des leurs sont tués, par suite de l'imprudence de Lebretonnière, qui avait tiré un coup de fusil malgré la défense des chefs.

Victorieux sans avoir combattu, les Voraces s'organisent : Ravet est nommé commandant du bastion des Bernardines, à côté des portes de la Croix-Rousse, Jean Durand va commander le fort de Montessuy, Chataignier, le fort Saint-Laurent, et Vial, le Palais de Justice. Ce dernier seul vit encore; c'est grâce à son obligeance et à la fidélité de ses souvenirs qu'il nous a été donné d'établir cette notice.

Vers le 18 mars, Arago arriva à Lyon. Les Voraces voulaient l'arrêter. Il leur expliqua qu'il ne venait pas pour renverser la République, mais pour aider à la pacification des esprits. Il félicita les ouvriers de leur conduite et offrit un sabre d'honneur à chacun de leurs chefs. Au mois de juin, la révolution étant vaincue à Paris, les Voraces cédèrent à l'autorité et restituèrent les forts dont ils avaient pris possession. Toutes les sociétés de la Croix-Rousse disparurent du même coup.

Telle est, en résumé, l'histoire de ce mouvement ouvrier, qui fut révolutionnaire, mais qui reste bien lyonnais par son caractère idyllique. Qu'ont de commun, en effet, une révolte de ce genre, où il n'y eut ni massacres ni incendies, et la sanglante et lugubre tragédie de 1871 ?

VORTIGER, v. n. — Voltiger. Sur la formation, voir *farbalas*.

Y

• YEUX. — *Avoir quatre z'yeux*. Porter des lunettes, *T'as quatre z'yeux et t'y vois pas seulement clair*.

Quatre z'yeux y voient mieux que deux. Proverbe populaire signifiant que deux personnes sont plus éclairées qu'une seule. Lit-

tré cite ce dernier exemple (œil 41*) et dit, avec raison, qu'on devrait tolérer la liaison euphonique du z, liaison qu'on rencontre

en français dans donne-z-en et va-z-y. A Lyon, nous avons toujours fait la liaison malgré les grammairiens.

Z

ZIGZAGUER, *v. n.* — Tituber, faire des zigzags.

ADDITIONS

* ANSE. — Sur l'origine de la locution : *Elle a passé devant le four d'Anse*, un écrivain lyonnais, qui a publié récemment sous le pseudonyme de Gil Bert d'intéressantes études sur notre région, donne l'explication suivante. Elle n'est peut-être pas d'une rigoureuse exactitude; elle mérite cependant d'être signalée.

« Une célébrité singulière, écrit-il, s'était attachée à Anse : elle avait pour cause le four banal où se cuisait le pain de toute la ville. Les femmes d'Anse, alors connues pour leur beauté, se réunissaient sur une place, devant le four, pour attendre leur tour de cuisson, et comme la route de Paris passait là, elles arrêtaient les voyageurs, les accablaient de quolibets et finissaient par en venir à des voies de fait qui allèrent jusqu'à des mutilations fâcheuses. De là le dicton connu dans toute la France pour désigner une effrontée : *Elle est moins que rien, elle a passé devant le four d'Anse.*

« Et souvent, quand un régiment passait devant le four, les officiers faisaient mettre baïonnette au canon et criaient : « Garde à vous ! »

* CANARETTE, *s. f.* — Femelle du canari. *Y a ma canarette que s'est ensauvée.*

* CANEÇON, *s. m.* — Caneçon. *Voy. Jacqueline* au présent supplément.

* CHATEAU-FLOQUET. — On désignait sous ce nom, il y a quelques années, l'hospice de l'Antiquaille, aujourd'hui hôpital Saint-Pothin, qui servait alors d'asile pour les aliénés. Quand on disait de quelqu'un : *Il a monté au Château-Floquet*, c'était considéré comme une injure. Il paraît que l'hospice de l'Antiquaille, ancien couvent de Visitandines, avait été acheté à l'époque de la Révolution par un nommé Floquet, qui le céda ensuite à la ville.

* CONTINU (de), *loc. adv.* — Sans interruption. *Y a plu de continu toute la journée.*

* CONTREPASSER, *v. a.* — Croiser, dépasser. *Je l'ai reconnu quand je l'ai eu contrepasé.*

* REJUNT (de) pour *de rejoint*, *loc. adv.* — Tenir *de rejoint* signifiait tenir de près, serré, surveillé. *Faut tenir les filles de rejoint.*



